Hervé Dumont et Maria Tortajada (dir.), *Histoire du cinéma suisse 1966 – 2000*

Lausanne / Hauterive, Cinémathèque suisse / éditions Gilles Attinger,
2007, 2 tomes, XLIII + XI + 1540 p., ill.

Rémy Python

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/1895/4135>

DOI : 10.4000/1895.4135

ISBN : 978-2-8218-0990-1

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 230-235

ISBN : 978-2-913758-56-8

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

Rémy Python, « Hervé Dumont et Maria Tortajada (dir.), *Histoire du cinéma suisse 1966 – 2000* », 1895. *Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 55 | 2008, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 16 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/1895/4135> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1895.4135>

Ce document a été généré automatiquement le 16 avril 2022.

© AFRHC

Hervé Dumont et Maria Tortajada (dir.), *Histoire du cinéma suisse 1966 – 2000*

Lausanne / Hauterive, Cinémathèque suisse / éditions Gilles Attinger,
2007, 2 tomes, XLIII + XI + 1540 p., ill.

Rémy Pithon

RÉFÉRENCE

Hervé Dumont et Maria Tortajada (dir.), *Histoire du cinéma suisse 1966 – 2000*, Lausanne / Hauterive, Cinémathèque suisse / éditions Gilles Attinger, 2007, 2 tomes, XLIII + XI + 1540 p., ill.

- ¹ Définir ce qu'est — ou n'est pas — un cinéma « national » est devenu bien difficile. Heureuse époque que celle où les histoires du cinéma se divisaient sans aucun scrupule méthodologique en chapitres consacrés aux cinémas nationaux (le cinéma français, le cinéma allemand, le cinéma anglais, etc.), et où l'on entreprenait avec la même innocence un livre consacré entièrement à l'un d'entre eux¹. On s'adressait alors à des lecteurs qui admettaient implicitement le flou de la notion, dans un contexte de production où l'internationalisme n'avait eu encore que des effets limités. De nos jours, quiconque se lance dans un projet de ce genre est contraint — ou s'estime contraint — de définir des critères de nationalité, ce qui, s'agissant d'un film, qui est un objet, et, ce qui complique encore les choses, un objet culturel, tient de la quadrature du cercle. Dans son introduction à l'*Histoire du cinéma suisse 1966 – 2000*, Maria Tortajada a sacrifié à ce rituel² ; elle a repris et développé la même thématique dans la précédente livraison de 1895³, sous un angle plus théorique.
- ² Nous n'entrerons pas en matière sur cette définition quelque peu abstraite d'un « cinéma suisse », quand bien même nous serions enclin à considérer les choses d'un point de vue plus strictement juridique, administratif et financier, sans faire intervenir,

même marginalement, la notion, combien équivoque et périlleuse, d'identité nationale, du moins à ce stade de la recherche. Chacun comprendra d'ailleurs qu'il était indispensable de fixer quelques critères, tout en sachant qu'ils prêteraient à discussion, et de les choisir aussi précis que possible, sans s'interdire quelques exceptions quand la complexité de la réalité les justifie. Ce qui a été fait, et bien fait. Notre approche sera différente. Nous allons nous placer du modeste point de vue de l'utilisateur, qui accueille avec une innocence candide et de grands espoirs ces deux gros volumes, et qui ne se plaindra évidemment pas s'il y trouve des informations concernant des films dont il ne pensait pas qu'on les considérât comme suisses.

- 3 Ouvrons donc le premier tome. Nous y trouvons d'abord, sur 43 pages (numérotées en romain), deux textes introductifs, qu'il faut lire attentivement si l'on veut tirer le meilleur parti de ce qui suivra. Puis viennent des fiches : une pour chaque film de long-métrage qui correspond aux critères de nationalité et de date adoptés. Le nombre de ces fiches surprend : 602 dans ce premier tome, et un bref coup d'œil jeté par anticipation dans le second révèle qu'il en contient 610 autres. Ont été intégrés dans ce corpus une dizaine de titres appartenant à la décennie précédente, qui ont fait l'objet d'une sorte de « repêchage », d'ailleurs justifié. Y figurent aussi, en fonction de règles assez souples, de nombreux films de télévision, ce qui explique pourquoi la durée minimale du long-métrage a été fixée, selon les usages typiques du petit écran, à 50 minutes, et non aux 60 minutes traditionnelles. Les films, numérotés de 1 à 1212, sont classés selon leur année de sortie, et par ordre alphabétique à l'intérieur du classement annuel. On trouvera, à la fin du second tome, un index général, qui inclut les titres secondaires, et un index des réalisateurs (dans lequel le prolifique producteur/réalisateur de films érotiques Erwin C. Dietrich occupe une place non négligeable...).
- 4 Il faut se rendre à l'évidence : on avait cru détecter une approche malicieuse dans le fait que la première fiche est consacrée aux *Nomades du soleil* d'Henry Brandt, et la 1212^e à *Merci pour le chocolat* de Claude Chabrol (ce qui constitue d'ailleurs un bel exemple de « suissitude » inattendue), mais ce qu'on avait pris pour une volonté auto-ironique de décrire symboliquement une Suisse qui, après avoir rêvé aux grands espaces, reviendrait à ses valeurs traditionnelles – voire identitaires – n'est en fait que le fruit du hasard de la chronologie. Autre déception, beaucoup plus grave : la publication porte un titre inexact ; ce n'est pas l'histoire de trente-quatre années de cinéma suisse, c'est un répertoire des longs métrages produits pendant cette période. Nous reviendrons sur cette différence essentielle. Le lecteur innocent ne saurait cependant se plaindre d'avoir été trompé, car les deux textes introductifs l'ont prévenu. D'abord celui d'Hervé Dumont, qui commence ainsi : « Contrairement à ce que semble indiquer son titre, l'ouvrage que vous tenez entre vos mains, n'est pas, à proprement parler, une histoire du cinéma suisse. Mais bien plus l'histoire individuelle de 1 220 films suisses sortis pendant les années 1966 à 2000 »⁴. Maria Tortajada semble d'abord le contredire : « Cet ouvrage [...] s'inscrit dans la catégorie des *histoires du cinéma* »⁵ ; mais elle rectifie ensuite : « Ce n'est pas encore une histoire, c'est un corpus, un corpus organisé chronologiquement selon la sortie des films, et qui pourra tenir lieu d'index du cinéma suisse sur cette période »⁶.
- 5 Certes. Mais quel index, ou plutôt quel répertoire ! Le soussigné, qui ne croit pas avoir jamais eu la réputation d'un zélé inconditionnel des films suisses de la période considérée, revendique de n'être pas taxé de chauvinisme nationaliste s'il affirme que les résultats du travail entrepris sous la direction d'Hervé Dumont et de Maria

Tortajada sont, non pas parfaits – personne ne le croirait, et d'ailleurs nous aurons quelques regrets à formuler –, mais admirables. Maria Tortajada a exposé comment chaque notice filmographique a été conçue et réalisée⁷. Cela nous dispense de décrire la richesse et la diversité des sources exploitées lors de véritables enquêtes qui ont permis de découvrir ou d'identifier les traces quasiment insignifiantes de réalisations tombées dans un oubli total. Il vaut cependant la peine de revenir sur les notices, mais du point de vue, non de ceux qui ont collecté et organisé les données, mais de celui qui consulte l'ouvrage. Il va y trouver un résumé détaillé de chaque film, une présentation du réalisateur, quand celui-ci apparaît pour la première fois, un historique de l'origine du projet et des étapes de la production, des indications concernant le financement, des renseignements sur la carrière du film, y compris la participation à des festivals, et enfin un panorama de la réception critique (sauf évidemment si le film est resté dans les boîtes ou n'a été vu que dans des cercles très limités, ce qui n'est pas rare). Les sources des informations sont précisées dans de nombreuses notes infra-paginales.

- 6 On aimerait disposer d'ouvrages de référence de cette qualité et de cette richesse pour d'autres filmographies nationales, même beaucoup plus importantes – au moins quantitativement – que la production helvétique. Mais nous ne nous aventurerons pas dans des comparaisons qui, pour être équitables, exigeraient qu'on tînt largement compte de l'évolution des conditions matérielles de la recherche. Il est cependant un point sur lequel la publication suisse déçoit. Elle comporte certes deux index, ceux des titres et des réalisateurs. En revanche, ni les autres noms propres (acteurs, techniciens, musiciens, chefs de la photographie, etc.) ni les maisons de production ne sont répertoriés. C'est non seulement regrettable, mais surtout incompréhensible : pourquoi ne pas avoir exploité la base de données pour fournir des index qui sont usuels dans ce type de publications ? S'il s'est agi de ne pas faire exploser le nombre de pages et les coûts d'édition, on peut penser que l'utilisateur, pour sensible qu'il soit aux qualités esthétiques de ces deux volumes fort soignés, sacrifierait, au profit de quelques index supplémentaires, les nombreuses illustrations tirées des collections de photos et d'affiches que gère l'infatigable André Chevaller à la Cinémathèque suisse.
- 7 Comme annoncé, nous avons quelques autres regrets à formuler, moins graves, il est vrai. Une relecture pointilleuse du texte définitif aurait permis d'éliminer quelques formulations peu heureuses qui peuvent induire en erreur, quelques redites inutiles, une ou deux erreurs factuelles⁸. Le choix des titres retenus dans la « Bibliographie sélective » surprend parfois⁹. On aurait aussi aimé que fût précisée, quand c'est possible, l'identité des critiques cinématographiques dont des textes journalistiques sont cités : et aussi que les rédacteurs prissent la peine d'indiquer, par un simple signe diacritique, s'ils ont travaillé directement sur le film dont ils rendent compte, ou s'ils ont dû se contenter de sources secondaires, voire qu'ils précisassent la localisation des copies visionnées. Certes cet usage ne s'est pas encore imposé, mais lorsque le lecteur trouve tant d'informations dans un répertoire, il aimerait en recevoir davantage encore.
- 8 Cela dit, il n'en reste pas moins que, devant une telle richesse informative et un travail aussi systématique et aussi minutieux, qui a porté non seulement sur les films de fiction, mais aussi sur les documentaires et sur les films expérimentaux, on reste pantois. Il est vrai que l'entreprise a mobilisé une quarantaine de personnes : des étudiant(e)s, des assistant(e)s et des enseignant(e)s de la Section d'histoire et d'esthétique du cinéma de l'Université de Lausanne, ainsi que de nombreuses

collaboratrices et de nombreux collaborateurs de la Cinémathèque suisse. Impossible de les citer tous. Mais il n'est que justice de mentionner les responsables de la rédaction des notices, qui sont d'ailleurs signées : André Chaperon, Laura Legast, Louise Monthoux-Porret, Jacques Mühlethaler, Marthe Porret et Ingrid Telley ; et aussi un nom au moins, parmi ceux de la quinzaine d'étudiant(e)s qui ont collaboré aux recherches préliminaires, celui de Rié Kitada, venue tout droit du Japon !

- 9 Mais alors, pourquoi nous obstinons-nous à refuser à cette mine inestimable de données historiques le droit de s'appeler « histoire du cinéma suisse » ? La raison en est simple. Écrire l'histoire de quelque chose ou de quelqu'un, c'est bien sûr collecter un maximum de données sur le sujet, et en apprécier la fiabilité. Mais c'est ensuite, dans une seconde étape, organiser ces données selon certaines hypothèses interprétatives, et en suivant un ou plusieurs fils conducteurs aussi cohérents que possible, pour parvenir à un discours qui fasse sens. Or l'ouvrage dont nous rendons compte n'aborde pas cette seconde étape. Ce n'était d'ailleurs pas son but. Hervé Dumont le dit fort bien dans sa préface : « Il s'agissait d'abord pour nous de créer la base même à partir de laquelle de[s] synthèses pourront dorénavant être établies. De forger un outil de travail »¹⁰. C'est bien pourquoi ces deux gros tomes sont destinés, non pas à être lus du début à la fin, mais bien à être consultés, comme le sont les dictionnaires ou les répertoires. En effet, sauf à s'être fixé un projet culturel comparable à celui de l'Autodidacte de la *Nausée*, qui aurait l'idée de lire cette *Histoire du cinéma suisse 1966-2000* de la fiche 1 (pp. 1-2) à la fiche 1212 (pp. 1462-1463) ? Et d'ailleurs quel profit en retirerait-il ?
- 10 Qu'est-ce que cela signifie pour l'avenir ? La réponse s'impose : il va être beaucoup plus facile d'écrire l'histoire du cinéma suisse du dernier tiers du XX^e siècle, puisque le corpus des longs-métrages est constitué. Si l'on met à part le problème, d'ailleurs très difficile, posé par les courts-métrages, on pourra aborder très rapidement la seconde étape, celle de l'histoire. Et ce sera alors le moment de s'interroger sur les rapports entre les films suisses et l'identité nationale, de se demander s'ils s'en inspirent, s'ils contribuent à la construire ou si, dans leur volonté de s'en distancer, ils ne témoignent pas, en creux, de la prégnance du concept. Et ce sera aussi à ce moment-là, dès qu'il s'agira d'aborder dans une perspective historique des carrières individuelles, que l'absence d'index spécifiques va être très gênante. Comment en effet pourra-t-on « s'interroger [...] sur le devenir des techniciens, des acteurs et des autres travailleurs du cinéma moins visibles que les réalisateurs »¹¹ ? Et l'on repensera alors à la publication qui a précédé de vingt ans environ celle qui vient de paraître : l'*Histoire du cinéma suisse. Films de fiction 1896-1965* d'Hervé Dumont¹². Les films (documentaires exclus) y faisaient aussi l'objet d'une fiche, mais chacune de ces fiches s'insérait dans une sorte de récit. Cette présentation avait le défaut de donner à l'ouvrage un caractère hybride, mais elle permettait soit de le lire en continu soit de le consulter, grâce à la richesse des index. Certes la publication de 2007 a été conçue et réalisée de manière beaucoup plus systématique – nous dirons même : beaucoup plus scientifique – que celle de 1987. Mais le choix, en 2007, d'un titre qui renvoie explicitement à 1987, au prix d'une équivoque parfaitement consciente, ne témoigne-t-il pas, à sa façon, d'une sorte de nostalgie du temps des pionniers, nostalgie que l'utilisateur/lecteur ne peut pas ne pas ressentir de temps en temps ? Avec mauvaise conscience, bien sûr, mais avec délice.

NOTES

1. Un exemple typique est fourni par Georges Sadoul, *le Cinéma français (1890-1962)*, Paris, Flammarion, 1962.
2. Introduction, pp. XV – XXXVI.
3. Maria Tortajada, « Du “ national ” appliqué au cinéma », 1895, n° 54, pp. 9-27.
4. Préface, p. IX. On comprend mal le nombre de 1 220 films.
5. Introduction, p. XVI.
6. Introduction, p. XXIV.
7. Textes mentionnés aux notes 2 et 3.
8. Il n'y a par exemple jamais eu en Suisse de « refus populaire d'entrer dans l'Union européenne » (Introduction, p. XXIII), puisque le peuple a voté en 1992, non sur une adhésion, mais sur un rapprochement avec la Communauté européenne, qui n'aurait constitué qu'un premier pas...
9. Le soussigné est fort flatté que plusieurs de ses travaux y figurent ; mais il s'étonne de l'absence de « Une “ Nouvelle Vague ” suisse qui ferait bande à part au milieu du monde ? », dans Guy Gauthier (dir.), *Flash-back sur la Nouvelle Vague*, Condé-sur-Noireau/Paris, éditions Corlet/Télérama, 2002 (CinémAction n° 104), pp. 139-144 ; la question des rapports du « nouveau cinéma suisse » avec la « nouvelle vague » est pourtant évoquée (voir notamment Préface, p. IX et Introduction, p. XXXV).
10. Préface, p. IX.
11. Pour ne mentionner qu'une recherche suggérée – paradoxalement – par Maria Tortajada (Introduction, pp. XXVII – XXVIII).
12. Lausanne, Cinémathèque suisse, 1987.